

Approche céleste

Nous sommes le 28 novembre 2012. Notre ancienne « reine » se tient droite. À seulement quelques mètres de nous.

Depuis cinq ans, c'est la première fois que nous la voyons. Françoise Derclé entame l'ascension des larges marches du tribunal correctionnel de Lisieux. Météo grisonnante, il fait froid en pays d'Auge. Bientôt, l'hiver tombera définitivement.

Notre ancien gourou a perdu de sa superbe. Elle a pris du poids, son regard se fait plus fuyant... En ce jour de réquisitoire, elle porte un long manteau noir, qui recouvre un triste gilet gris. Françoise Derclé ne dégage plus la même supériorité, la même assurance : elle n'en mène pas large. Sans doute a-t-elle (enfin) compris qu'elle n'échapperait plus à la justice des hommes. À ce moment précis, elle a quitté son monde céleste. La réalité s'apprête à frapper à sa porte.

Les rôles se sont inversés : dans quelques minutes, notre ancienne tortionnaire devra faire face au regard et aux propos inquisiteurs du procureur de la République. Le moment est lourd, rempli de tension, d'appréhension. L'émotion est palpable jusque sur le seuil de la salle d'audience. Je savoure et j'appréhende en même temps. Nous n'aurions raté ce rendez-vous pour rien au monde. Nous attendons ce procès depuis si longtemps... Nous voir reconnaître le statut officiel de victimes représente une énorme délivrance.

En observant notre ancien « guide » traverser la grande salle du palais de justice aux côtés de son avocat, je ne peux m'empêcher de me remémorer le calvaire qu'elle nous a fait subir. Sentiments, situations, anecdotes me reviennent en pagaille.

Violences physiques et sexuelles, harcèlement psychologique, escroquerie financière... Un tourbillon d'images négatives s'empare une nouvelle fois de nos cerveaux meurtris. Entre 2002 et 2007, nous avons vécu tous deux sous la coupe d'une manipulatrice détraquée. Reclus à l'intérieur d'une secte administrée d'une main de fer par Françoise Dercle, « notre reine », comme elle nous demandait autrefois de l'appeler.

J'ai mis du temps à pouvoir l'admettre. Je le reconnais sans sourciller aujourd'hui : nous sommes bel et bien tombés dans la toile de l'araignée Françoise Dercle.

Cinq années durant, nous avons été sous son emprise. Piégés avec d'autres à l'intérieur d'un groupe d'illuminés. Pour comprendre notre « trajectoire », il

faut remonter loin dans nos passés respectifs. Presque dès l'enfance. Nos deux histoires personnelles expliquent en partie la suite des événements. Nous ne sommes pas tombés dans le piège par hasard. Nous étions déjà très réceptifs. Le terreau était plus que fertile, labouré par nos souffrances et nos multiples traumatismes. Françoise Derclé n'avait plus qu'à y semer ses graines... Elle ne s'est pas privée.

J'ai toujours ressenti un malaise, un mal de vivre. L'impression d'être seul, isolé face à mes propres angoisses. Très jeune, je pleure des nuits entières dans ma chambre. Je vis mal ma relation – ou plutôt mon absence de relation – avec mon père.

Souvent distant, il ne s'est pas comporté en véritable père. Peut-être parce qu'il n'a jamais connu le sien... Je souffre également de ma petite taille.

Un peu plus de 1 m 60. On m'appelle souvent le « petit Éric ». Les brimades écolières me restent encore en travers de la gorge. Je le vis très mal ; je porte en moi cette meurtrissure.

Je suis né près de Saumur, une petite bourgade du Maine-et-Loire. J'y ai grandi. L'école ? Pas vraiment mon truc... Dès 15 ans, je quitte le système scolaire classique au moment même où mes parents divorcent. À l'époque, ma mère vit de petits boulots agricoles tandis que mon père travaille dans une mairie. Cette rupture passe mal. Elle me fait souffrir. Une séparation houleuse et douloureuse. Je m'engage alors dans la voie de l'apprentissage.

Deux stages me sont proposés : l'un en électricité, l'autre en mécanique. Je préfère la seconde matière. Sur un coup du sort, c'est pourtant dans la première que je m'engouffre...

Un artisan m'a en effet proposé un contrat d'apprentissage. À ses côtés, j'obtiens mon CAP d'électricien. Et, dès mes 18 ans, je quitte le domicile familial pour commencer à travailler en intérim. Les électriciens manquent de bras, ça tombe bien. Ainsi, je gagne très vite mon autonomie financière. Ma vie de jeune adulte peut débuter entre boulot et musique.

J'ai toujours eu un don pour les instruments. À l'époque, je fais partie d'un groupe de rock fusion. Ça marche plutôt bien ; on se produit en concert, notamment au Printemps de Bourges. Je suis souvent en tournée en France et à l'étranger. J'alterne entre batterie et harmonica. Lentement mais sûrement, je deviens musicien semi-professionnel. J'y vois une chance d'abandonner le métier d'électricien que je n'aime pas. Durant cette tentative de changement de vie, je subsiste grâce aux Assedic, puis au RMI. C'est l'éclate entre potes et copines, soirées et franche rigolade.

En apparence, la vie est belle, sans accroc. Pourtant, mon mal-être ne s'est pas évaporé. Bien au contraire.

Je me sens désespérément seul, vide et sans âme. Je porte en moi un profond manque à combler sans pouvoir m'expliquer de quoi il s'agit. Pas question d'aller consulter un psy, ce n'est pas dans la culture familiale. Et mon père a toujours dit qu'il fallait s'en méfier. Après une difficile rupture avec ma formation

musicale, je décide de quitter le berceau familial pour voir si la misère est moins triste au soleil... Perpignan, Toulouse, l'Angleterre... Je pars sillonner l'Europe avec pour simples affaires mon modeste sac à dos.

Chaque fois, je trouve du boulot facilement. Je loge au camping, en mobil-home ou encore dans un petit appartement du sud de Londres. Je suis venu au Royaume-Uni visiter une ancienne petite amie. Je pensais m'aérer l'esprit. Raté. Je m'effondre en larmes chez elle. Tous ces efforts ne suffisent pas à m'extraire de la dépression. Elle me suit comme mon alter ego. Je vais mal, très mal. Le soir, en rentrant du travail, je pleure souvent pendant des heures. Rien n'a changé depuis mon adolescence. Le mal-être me poursuit.

Pour couronner le tout, j'ai bien du mal à briser l'écorce de mes congénères britanniques. Difficile de rencontrer de vrais amis. Ici, tu es copain avec tout le monde, mais, en réalité, tu ne l'es avec personne. Et le sentiment de solitude ne m'abandonne jamais. À mon plus grand regret.

Dans ce contexte survient le premier tournant de ma vie : la rencontre avec Dieu. C'est d'abord ma mère qui me met le pied à l'étrier divin. Depuis mon arrivée au Royaume-Uni, nous échangeons ensemble par lettres. Je peux lui exprimer certaines choses à l'écrit que je n'aurais pu lui confier de vive voix.

À la fin des années 1990, ma mère traverse, elle aussi, de graves difficultés financières et sociales suite au divorce. Nous nous soutenons mutuellement. En grande détresse, elle s'est d'abord rapprochée de

l'Église catholique, puis, dans un second temps, d'un groupe évangélique à Saumur.

À chacune de ses missives, elle me parle de Dieu, de son immense amour. Il pourrait, selon elle, m'aider dans la vie de tous les jours... « *La religion devrait pouvoir t'apaiser* », me glisse-t-elle avec de plus en plus d'insistance.

Au début, ça ne prend pas. Et puis, quelques mois plus tard, n'en pouvant plus, je franchis le cap, me décidant à passer les portes d'une église anglaise. Jusqu'alors, je ne me considérais pas comme croyant.

Très vite, pourtant, la mayonnaise théologique prend corps dans mon esprit. Le discours religieux fait mouche. Il m'aspire. J'y trouve une certaine sérénité. Plus que tout, je rencontre de nouveaux amis. Ici, personne ne me juge.

Chaque semaine, je me réfugie dans la petite église pentecôtiste de North Acton, dans la banlieue londonienne. Elle se situe à quelques encablures d'une autre paroisse, plus imposante et structurée.

C'est une église « réveillée ». Comprendre : active, joyeuse et dynamique. Je me mets à la fréquenter assidûment. J'y suis accueilli à bras ouverts pour assister aux prières, aux chants, aux décryptages de fragments de la Bible. Désormais, le Seigneur me guide dans ma vie de tous les jours. Grâce à lui, je peux expliquer et surmonter mes souffrances. Peu à peu, le moral revient. À ce moment, j'ai la nette impression que tout va mieux : la vie me semble moins triste, car je ne suis plus seul. J'oublie un temps ma dépression.

Un an après, l'heure de rentrer en France a sonné. Retour aux sources. Je m'installe dans l'agglomération de Saumur sans abandonner le moins du monde mes nouvelles amours religieuses. Je rejoins ma mère dans sa petite communauté du Maine-et-Loire, mais l'idylle divine ne dure pas.

Quelques mois après, l'ennui me submerge à nouveau : les gens sont plutôt âgés, il n'y a que très peu de jeunes, et le prêche me semble « pauvre ». Je ne suis plus assez « rempli ».

J'en veux plus. J'entends parler d'une église particulièrement réveillée à Poitiers. Sans plus attendre, je m'y précipite, pour une nouvelle et grande révélation. L'ambiance y est festive, jeune, généreuse et pleine de vie. Je rencontre une foultitude de fidèles sur la même longueur d'onde que moi. C'est un nouveau départ. Ma boulimie religieuse s'intensifie.

Après quelques jours d'hésitation, je décide de reprendre mon baluchon. Direction Châtellerault, au plus près de mes nouveaux « amis ». Je m'intègre à merveille dans ce nouveau groupe et je trouve tout naturellement une place de batteur dans la formation musicale de la paroisse. Chaque semaine, il faut verser la dîme, une somme d'argent destinée à assurer la bonne marche de la communauté. Ça ne me rebute pas, ça fonctionne ainsi dans toutes les églises.

Malheureusement, cela ne dure pas plus de quelques mois. De nouveau, la dépression frappe aux portes de mon esprit. Difficultés financières, logement insalubre, patron escroc... La période est délicate. Et

je me désintéresse peu à peu de l'église poitevine. Je le sens, je ne suis plus rempli de l'amour dont j'ai besoin, il m'en faut plus. Je suis en manque, toujours dans la même situation d'abandon, celle que je subis depuis mon enfance. Je rencontre alors Françoise Derclé. Quelle tragédie ! Rétrospectivement, c'est mon plus grand malheur. Le piège est déjà tendu. Je suis mûr, prêt à recevoir les premières gouttes de son venin...

Je n'ai pas eu la même vie que mon mari. Loin de là. Éducation, enfance, relations familiales... Tout nous sépare, nous éloigne.

Nos trajectoires diffèrent du tout au tout. Nous ne venons pas du même milieu social. Lui a grandi dans une famille modeste, tandis que j'ai eu la chance d'évoluer dans un univers plus cossu. À tous points de vue. Mon père est cadre dans une distillerie renommée. Il a débuté comme simple ouvrier avant de gravir un à un les échelons de l'entreprise.

Plutôt discret, il ne souhaite pas que nous révélions son vrai métier à l'école. C'est quelqu'un de taiseux et de profondément humble. Ma mère, de son côté, nous élève à la maison, s'accordant quelques échappées dans le domaine de l'art et de la création. Je grandis dans le Maine-et-Loire aux côtés de ma sœur aînée.

L'ambiance est bonne à la maison, je m'y sens bien. Pourtant, déjà, je vis là mes premiers traumatismes. D'abord, dans la comparaison perpétuelle faite avec mon aînée. Elle est brillante sur le plan scolaire, je ne suis qu'une élève « normale ». Elle ne travaille

pas ses leçons pendant que, de mon côté, je dois les potasser des heures durant. Les professeurs qui nous accueillent en classe successivement ne cessent de me rabâcher :

— Tu n'arrives pas à sa hauteur.

Mes parents ne participent pas à cette mise en concurrence. Malgré tout, je souffre beaucoup de cette situation. Entre nous, cela crée une sorte d'animosité diffuse. Je ne sais si on peut faire le lien, mais, très vite, je deviens une enfant difficile, quelque peu caractérisée et colérique. Rien d'extraordinaire toutefois. Mes premières années sont néanmoins plutôt heureuses, même si, à certains moments, le couple parental traverse d'importantes difficultés. Par ricochet, je pâtis de ces moments de refroidissement conjugal. À l'inverse d'Éric, j'ai été familiarisée avec l'univers religieux dès mon plus jeune âge. Je suis baptisée, je fais ma première communion. Chaque dimanche, nous partons en famille à la messe. En outre, j'étudie l'enseignement catholique sur les bancs d'une école privée. J'accroche tout de suite. Ça me plaît. Je me souviens de moi toute petite, entre huit et neuf ans, priant toute seule, bien emmitouflée dans mon lit. Ces incantations peuvent durer de longs moments.

À cette époque, je me lie d'amitié avec une sœur d'une communauté catholique située non loin du domicile familial. Je l'apprécie énormément, je lui écris, nous prions ensemble... et j'attends avec impatience ses lettres. Ce parcours, quelque peu mystique, je l'embrasse seul. Je ne suis poussée par personne sur

le chemin de Dieu. J'arpente cette voie de mon propre chef. Dans le cocon familial, nous ne sommes pas, loin de là, abreuvés de liturgie religieuse. Le catholicisme est plutôt de l'ordre du culturel.

Ma scolarité se passe sans embûches. J'échoue cependant à obtenir mon baccalauréat. C'est une déchirure. Une terrible déception couplée, à mon sens, d'une immense injustice. Cela se joue à un malheureux petit point... Et la commission de rattrapage ne me l'accorde pas. Je suis abattue, sans rien n'y pouvoir. J'entame donc une nouvelle année de terminale. Cette fois, sur une suggestion de ma sœur, ce sera par correspondance. C'est une excellente idée malgré les difficultés particulières que cela représente.

En parallèle, je travaille plusieurs midis dans une école, assurant la garde des élèves. Ma mère a réussi à m'y obtenir une place. Pour la première fois, je rencontre des enfants handicapés. Une vraie révélation.

Je découvre un métier. Cela me plaît au-delà de ce que j'avais imaginé. Je trouve ma voie à ce moment précis. Je souhaite travailler avec ce type de public. En route vers la faculté de psychologie. J'y prépare un DEUG avec, en tête, une idée bien précise : rejoindre l'institut de formation pour y passer le diplôme d'éducateur spécialisé.

À ce moment, j'habite toujours chez mes parents. Je souffre de plus en plus du manque d'autonomie. J'ai le sentiment de stagner, de rester une éternelle adolescente... Je m'en veux sans savoir par où prendre

le problème. Conséquence de ce malaise : j'en veux à la terre entière. Au fil des mois, ce ressenti ne cesse de s'amplifier. Il prendra toute son importance lors de mes premières rencontres avec Françoise Derclé...

J'ai 20 ans, lorsqu'un drame change ma vie du tout au tout. Un premier gros choc qui frappe de plein fouet notre famille. Mon père provoque un accident de voiture, heurtant violemment un motocycliste qui se retrouve dans le coma, entre la vie et la mort.

Certes, il y a le sentiment d'extrême culpabilité de mon père, mais cet événement rejaillit également au-delà de sa seule personne. Le drame touche l'ensemble de notre foyer. Nous sommes tous les quatre confrontés à une épreuve des plus douloureuses. Mon père n'était plus assuré au moment du choc ; il venait de résilier son contrat pour céder le véhicule. Comble de malchance, lorsque la collision s'est produite, il allait le déposer dans un dépôt-vente...

Désormais, nous sommes en grand danger financier. Il y en a pour plusieurs centaines de milliers de francs de préjudice. De quoi nous mettre tous sur la paille pour de nombreuses années. Pendant plusieurs semaines, le monde s'arrête de tourner autour de moi. Je suis abasourdie, comme KO. Dans ces moments douloureux, on fait toujours des choses un peu folles.

Je me revois encore acheter des tickets de loto à tour de bras pour tenter d'enrayer la faillite familiale. Mon père frappe à toutes les portes pour trouver un peu d'aide et de soutien financier. Sans grand succès. La famille se trouve seule pour traverser cette épreuve.

Et la religion refait surface : elle vient frapper à notre porte avec plus de force qu'auparavant.

Sur les conseils percutants d'un oncle maternel, nous nous rendons dans une nouvelle église, chez les évangélistes d'Angers.

— Dieu peut faire des miracles, nous martèle cet aïeul.

Chez mon père, cela ne prend pas. Il reste en retrait, hermétique à ce « discours spirituel », peu convaincu, je pense, de l'intérêt d'une telle démarche. En revanche, pour ma mère et moi, l'effet est immédiat.

Nous nous prenons vite au jeu. Pourquoi ne pas trouver notre salut au travers de l'amour de Dieu ? Qui sait, nous pourrions peut-être trouver une solution à nos problèmes pécuniaires. Ma mère et moi, nous commençons à fréquenter la modeste communauté angevine. Je découvre un nouvel univers bien éloigné de la culture catholique de mon enfance. Cela réactive la foi enfouie en moi depuis plusieurs années. J'y trouve un écho favorable.

Deux fois par semaine, nous partons assister à une réunion d'évangélisation. Toute la communauté se réunit pour lire et décortiquer la Bible. Chaque dimanche, le programme change quelque peu : c'est jour de culte, les dons spirituels se manifestent.

Des gens de l'église sont frappés d'une inspiration divine qu'ils exposent aux autres membres de la confrérie. Un dimanche d'automne, nous tombons des nues. Une inconnue se lève et commence son message.

Nous sommes stupéfaits. Elle raconte presque mot à mot notre histoire et notre situation, alors même qu'elle ne nous connaît ni d'Ève ni d'Adam. Et de conclure :

— Vous ne devez pas vous inquiéter. Vous n'aurez pas à rembourser cette somme faramineuse. Le Tout-Puissant veille sur vous.

Dieu va nous épauler dans cette douloureuse épreuve. Il fallait simplement lui faire confiance. Nous rentrons à la maison ébranlées, interloquées par ce message qui coïncide parfaitement avec notre situation. Et, petit à petit, contre toute attente, les choses évoluent dans le bon sens.

Malgré le discours très pessimiste de notre avocat, nos soucis judiciaires et financiers commencent à se dissiper comme par enchantement.

Un véritable miracle. Inévitablement, ma mère et moi, nous nous remémorons ce « message » du dimanche. Il résonne avec force dans mon crâne. Pour la petite histoire, quinze années plus tard, mon père finira par être totalement blanchi, sans avoir à déboursier les sommes importantes qui étaient en jeu. Certains, je n'en doute pas, l'expliqueront de manière rationnelle.

De mon côté, l'évidence saute aux yeux. Elle m'éblouit : Dieu existe. Il est là et me soutient. À ce moment, tous mes doutes disparaissent ; il m'est impossible de ne pas faire le lien avec ce que nous venons de vivre. Je peux « converser » en direct avec l'Être suprême, priant parfois pendant de longues heures.